

L'intime



L'intime renvoie à ce qui est profond mais surtout à ce qui reste caché. Qu'en est-il de notre intimité, à l'heure des réseaux sociaux, des algorithmes et du stockage des informations ? Qu'en est-il alors que notre regard sur la sexualité a changé, que les comportements évoluent mais surtout trouvent des mots pour se dire ?

Et qu'en est-il de l'intime dans le couple, comment l'intimité se partage-t-elle et comment se préserve-t-elle ?

1 Introduction

Alors que mon métier touche au plus près à l'intime, dans mes fonctions de psychologue ou de sexologue, je trouve ce thème difficile à traiter en psychologue. Si on fait une recherche sur internet, l'intime renvoie à des textes philosophiques plus qu'à des notions psychologiques. Aussi, plutôt que de m'engluer dans des notions que je ne maîtrise pas, j'ai choisi de relever quelques paradoxes.

2 Définitions

L'intime renvoie à ce qui est profond, mais surtout à ce qui reste caché.

L'intimité est le caractère de ce qui est intime, mais c'est aussi plus ouvert, partageable : la "familiarité qui unit des personnes liées par l'amitié, l'amour : (Ne troublez pas leur intimité conjugale). un synonyme de vie privée (Dans l'intimité, il est très simple) ou la qualité d'un cadre accueillant qui favorise les relations familiales : L'intimité d'un coin du salon." (Larousse)

Si l'intime est secret, impénétrable et sans limites fixes, l'intimité au contraire met des bornes à ce qui est partageable : la vie conjugale, la vie privée, ou le domicile... On remarquera que le dictionnaire Larousse choisit pour illustrer l'intimité non pas la chambre à coucher mais le salon, qui ne constitue pas la pièce la plus intime. Le premier paradoxe est déjà là.

L'intimité, en déterminant les limites du partageable, frôle la notion de pudeur, comme deux forces travaillant dans le même sens : l'intimité est le territoire que je protège ; la pudeur me conduit à le cacher.

3 Paradoxes

Lorsqu'on n'a aucune intimité, par exemple dans certaines institutions comme la prison et l'hôpital, il est cependant possible de préserver quelque chose d'intime, dans son for intérieur. Au contraire, nous exposons quelque chose d'intime sur internet, par exemple sur les réseaux sociaux. Par exemple, voir les cases proposées lorsque nous remplissons notre profil sur Facebook : "en couple, marié, célibataire, c'est compliqué" etc.

Cette exposition sur les réseaux sociaux, plus ou moins volontaire, qui renvoie à ce que Serge Tisseron appelle *l'extimité*, c'est-à-dire "le désir de rendre visibles certains aspects de soi jusque-là considérés comme relevant de l'intimité" laisserait penser que le territoire que nous définissons comme intime tend à se réduire. Mais pour revenir à l'exemple du salon donné par le Larousse, est-ce que l'intimité n'a pas subi depuis quelques siècles une grande extension : n'oublions pas que l'invention de la chambre à coucher ne date que de la Renaissance et qu'elle n'a longtemps concerné que les familles les plus riches. La chambre à coucher est absente de l'habitat traditionnel et dans certaines institutions, on peut encore voir des dortoirs. Il me semble que la chambre à coucher accompagne la montée de l'individualisme et permet l'instauration d'une intimité qui en serait un des versants. Or l'individualisme a un coût psychique, d'où peut-être ce besoin d'extimité ?

Quelquefois, l'intime se montre, involontairement. C'est le cas de toutes les manifestations intempestives de notre corps, qui peuvent aller jusqu'à être à l'origine de la phobie sociale : notre visage rougit, nos mains tremblent, sans parler des bruits qu'il peut émettre et tout cela peut mettre dans l'embarras. Comment éviter ces trahisons sinon en fuyant les situations sociales où nos angoisses intimes peuvent être perçues par tout un chacun ?

Une des difficultés de l'intime, et qui en même temps participe de sa construction, c'est que le vocabulaire peut manquer pour désigner ce qu'elle contient : c'est un cas particulier, et caricatural, mais je recevais cette semaine un homme tunisien pour un problème de couple. Même si cet homme parlait un français excellent, il a été un peu compliqué de l'interroger sur la qualité de son érection, car il ne comprenait pas ce mot. Une autre patiente, si elle aimait les choses et connaissait leurs noms, trouvait ceux-ci dégoûtants et préférait dire "trou" aux mots vulve ou vagin, par exemple.

Et paradoxalement, le vocabulaire peut aussi, par son abondance, dénoter l'intime : voir "les nuits d'une demoiselle" et son remake 2.0 par Jeanne Cherhal. Ou bien les noms désignant les règles. Ma sœur, participant récemment à une table ronde sur les protections hygiéniques bio, observait qu'après une heure de discussion le mot "règles" n'avait pas été prononcé. Voir *Sang tabou* pp 33-36. Rendu public, l'intime devient l'obscène.

4 Conclusion

La construction de l'espace intime participe à notre sentiment d'exister.

C'est assez évident en ce qui concerne le couple : que deux personnes aient des rapports sexuels, même s'il s'agit là d'une relation qui semble intime, ne suffit pas à en faire un couple. Il faudra pour cela qu'elles partagent d'autres choses, à la fois publiquement et entre elles seules, qu'elles s'inventent un espace intime, qui sera fermé aux autres, tout en étant reconnu par eux. Le couple n'existe pas dans la clandestinité !

Je pense aussi à certaines jeunes femmes, qui disent tout à leur mère avec qui elles ont une relation très fusionnelle. Il me semble que cette difficulté à du plaisir et de le partager dans le cadre d'une relation amoureuse. C'est la fonction de la pudeur, de signifier à l'autre les frontières à ne pas franchir.

Bibliographie

ANDRÉ C., LÉGERON P. *La peur des autres, trac, timidité et phobie sociale*, Editions Odile Jacob, 3e édition, 2000.

EMMANUELLE C. *Sang tabou, essai intime, social et culturel sur les règles*, La Musardine, 2017.

KAUFMANN J-C,

Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus, Nathan, 1995.

Premier matin, Armand Colin, 2002.

L'invention de soi. Une théorie de l'identité, Armand Colin, 2004.

Le Sac. Un petit monde d'amour, Jean-Claude Lattès, 2011.

Ainsi que :

Colette RENARD, [Les nuits d'une demoiselle](#)

Jeanne CHERHAL, [Les nuits d'une demoiselle 2.0](#)